



2

L'année 1940 se passe. La population s'habitue à l'armistice ainsi qu'aux restrictions imposées. La Légion des Combattants se forme ; mais son activité est nulle. Elle n'existe que sur le papier. Les années 1941 - 1942 1943 s'écoulent elles aussi. La vie a repris. Pour certaines gens, rien ne manque. Des cultivateurs font l'échange de leurs produits avec des chaussures, des vêtements. Quelques-uns, mais ils sont rares, (trois familles) font le marché noir : une douzaine d'oeufs 90 Fr., 1 kilo de lard 200 Fr., un litre de vin 30 Fr. On les connaît et ils se font mal juger. La grande masse des cultivateurs vendent leurs produits, non pas à la taxe, mais à des prix normaux.

Chacun se débrouille à sa façon et arrive à s'alimenter, malgré des distributions presque nulles. Les rations de pain sont bien réduites et insuffisantes. Même en mars et en avril 1943, il y a eu deux périodes de 15 jours où le pain a fait complet défaut et il n'y avait pas de pommes de terre pour le suppléer.

Les pauvres gens, les ouvriers, les petits fonctionnaires, les vieillards souffrent car ils ne peuvent pas payer le prix du marché noir.

En octobre 1943, grosse émotion dans la commune.

Le prisonnier Marcel Aubert vient de mourir. Le malheureux qui était au Camp de Mannheim, ville violemment bombardée par les alliés, avait décidé de s'évader. Il arrive à la frontière franco-allemande. Pour la franchir, il essaie de monter dans un train en marche. Il manque son coup et tombe. Il est grièvement blessé, les allemands qui le trouvent l'emportent dans un hôpital. Et le lendemain, il meurt. On l'enterre dans le petit cimetière du village de Molière le Grand en Lorraine. Le lendemain, la tombe est fleurie magnifiquement en cachette par de bons Français. C'est le premier mort pour la France de Montboucher.

L'année 1944 arrive. La vie dans la commune se complique. Tous les hommes de 20 à 65 ans sont convoqués pour aller garder la voie-ferrée contre les sabotages. Des difficultés surgissent. Quelques hommes se font exempter pour des raisons de santé plus ou moins justifiées. L'effervescence est grande. Une réunion à la Mairie de tous les intéressés a lieu. Des explications sont données. Le calme renaît ; mais il ne durera pas longtemps. En effet, la Gestapo, police secrète allemande, alliée à la Milice française inquiète la population.

Dans les communes voisines et particulièrement à Montélimar, de nombreuses personnes sont arrêtées. Et après un interrogatoire sommaire de pure forme, ils sont envoyés à Lyon, au fort Montluc.

Quelques uns sont frappés avec des lanières de cuir, d'autres sont mutilés ; d'autres sont jetés dans de petites cellules. On veut leur faire avouer des crimes qu'ils n'ont pas commis et qu'ils ignorent.

Pour toucher quelques billets de mille francs, des français ont dénoncé d'autres français et, parfois, ont inventé des griefs inexistantes.

Les réfractaires au travail obligatoire en Allemagne, pour subsister, s'emparent dans les mairies des cartes d'alimentation et de textiles et dans les bureaux de tabac, du tabac et des cigarettes. En mars, le bureau de tabac de Montboucher est dévalisé. Mais aucune représaille n'est exercée. Le 20 mai, vers 7 heures du soir, quatre jeunes gens arrivent. Deux d'entre-eux forcent le secrétaire de mairie à leur remettre les cartes d'alimentation et les cachets de la Mairie. Les deux autres s'emparent du tabac et des cigarettes chez Mme Viossat

A la suite de ces événements, le 2 juin, Mr. Jacquier Fortuné, maire, et Mr Jacquier Marc secrétaire de mairie, sont arrêtés par la Gestapo vers 17 heures.

Comme à de dangereux malfaiteurs, on leur met les menottes. Puis ils sont emmenés à Montélimar à la gendarmerie à l'Hôtel du Parc.

Puis, le 4 juin, ils sont emmenés au fort Montluc à Lyon. Malgré des démarches nombreuses auprès des autorités françaises et allemandes, ils n'ont pas été relâchés et le 1er juillet, ils partent du fort pour le Camp de Compiègne.

Depuis le 2 juin, la population est dans l'angoisse.

On craint d'autres arrestations. Il y a, en effet, trois miliciens actifs à Montboucher. Ce sont Mr. Croze, sous-officier en retraite, journalier agricole, qui habite le village, Mr. Garayt, fermier de M. Nicolas, qui habite à la ferme située devant l'usine Lacroix ; et Mr. Chatron, fermier de M. Seibel qui habite à Lorgeat. (Ce dernier ne doit pas être confondu avec M. Béranger, Directeur des Vignobles Seibel).

On craint des dénonciations de la part de ces gens. On leur attribue l'arrestation des deux Jacquier et on pense qu'ils ont touché une très forte somme d'argent. Toutes les personnes de la commune se tiennent sur leurs gardés et ne disent pas trop leurs pensées intimes. Heureusement, rien ne se produit.

Six juin 1944. Le débarquement des anglais et des américains a lieu en Normandie. Les troupes du "maquis" sont actives. Leur premier soin est de se débarrasser des miliciens qui leur ont fait une guerre implacable. Un dimanche matin, de la mi-juin, une demi-douzaine de gars de la Bégude de Mazenc veulent s'emparer ou du moins tuer, Garayt fils. Ils le blessent à la cuisse. Mais le père furieux prend un fusil, tire, blesse grièvement au bras le jeune maquisard Dufour, qui peut aller se cacher dans la ramière. Les autres jeunes gens surpris abandonnent le combat et se replient rapidement. Alertés, les Allemands viennent à toute vitesse en camion, fouillent les rives du Jabron, et ne trouvent personne. L'anxiété est grande au pays.

Le dimanche après-midi, le jeune Dufour est retrouvé par le milicien Croze. Il mène le malheureux sous le hangar de Garayt, et le patriote meurt, sous les méchants regards de ses deux ennemis. Le docteur Soulier de Montélimar veut visiter le mourant ; mais le père Garayt refuse. Pourquoi ce refus ?

Juillet se passe dans l'anxiété et dans l'angoisse. En effet, on dit qu'il y aura de sévères représailles sur des innocents si un milicien est tué. Et les miliciens qui devraient être en caserne sont toujours en permission. Quelle drôle d'armée !

L'inévitable drame ne peut manquer de se produire. Le 10 août arrive. Deux heures de l'après-midi. La plupart des gens font la sieste car la température est tiède. Des coups de feu se font entendre ; des mitraillettes crépitent dans le village. Tous se lèvent, mais personne ne sort. Qu'arrive-t-il ? Toute la population du village et de ses alentours devine que le "maquis" est chez Croze. En effet, les jeunes gens veulent entrer dans la maison du milicien. Des rafales de balles sont tirées dans la porte. Ce dernier passe par une fenêtre pour prendre à revers les assaillants et se fait tuer par une rafale de projectile. Il tombe mortellement touché sous la voûte placée entre la maison de M. Pacon et le presbytère.

M. Vialle adjoint, qui remplit les fonctions de maire depuis l'arrestation de M. Jacquier descend sur les lieux du drame. Quelques minutes après, la Gestapo dirigée par le chef Richter arrive en trombe avec des soldats allemands. Fou de rage, il exige des représailles sanglantes : feu au village, 8 tages.

Pour le calmer, M. Vialle offre sa vie. Richter refuse.

Sans ménagements, des soldats allemands parlant correctement le français (ce sont probablement des miliciens) avertissent que le feu va être mis au village dans 15 minutes. Le boulanger Dufont est violemment frappé. Sa fille qui veut s'interposer reçoit une bonne gifle. La Gestapo va à la poste, menace de pendre le facteur-receveur. M. Abran qui, avec un sang-froid imperturbable, répond : "Pendez-moi".

Des soudards subitement devenus fous frappent des coups de poings à deux électriciens, dont M. MENEGOLLA qui téléphonait à l'Energie Industrielle que la ligne était coupée, et qu'il y avait danger, car les fils traînaient à terre. Ces deux hommes sont emmenés à la Feldgendarmerie de Montélimar. Ils y resteront une journée, et ne seront libérés que sur les pressantes instances de leurs chefs. La famille Fayn est emmenée de force sur les lieux du drame. A 16 heures, au lieu d'essayer de s'attaquer à l'armée du maquis, ce groupe de bandits va commettre un acte d'horreur et de lâcheté. Il quitte le village, et se dirige vers la ferme Demauves située en face de l'école, dans la campagne. Que se passe-t-il ? On ne sait.

Personne ne peut et n'ose s'approcher. On voit que l'on déménage le bétail, le linge. Des camions partent de la ferme chargés. On apprend que des miliciens sont allés chercher M. Demauves qui travaillait chez M Lacroix, qu'ils l'ont arrêté et torturé. On veut lui faire avouer qu'il était de connivence avec les maquisards. On le ramène brutalement à la ferme. Pendant ce temps, Mme Demauves et ses deux enfants, l'un de 9 mois, l'autre de 3 ans, et sa soeur, ont eu fort à faire pour se défaire des griffes sauvages des miliciens et des allemands.

Il ne s'en est fallu que de peu de chose, pour que ces 4 personnes ne subissent, elles aussi, un odieux martyre. Que s'est-il passé ensuite, nul ne le sait avec précision. Mais on peut en déduire facilement que M. Demauves Léon fils et son père âgé de 75 ans (ce dernier saisi à la ferme) ont dû être torturés cruellement. Les lâches malfaiteurs ont dû s'emparer de l'argent, des valeurs, des bijoux ; puis ils ont placé des bombes incendiaires dans les appartements. A sept heures du soir, une épaisse fumée noirâtre, lugubre, montait dans le ciel gris. Des soldats vêtus de l'uniforme allemand, des gendarmes montaient la garde pour empêcher qu'on vienne éteindre l'incendie.

Quant aux deux suppliciés, les uns pensent qu'on a dû les fusiller avant de les enfermer dans la loge à porcs. On a en effet trouvé des douilles de cartouches.

D'autres prétendent que seul, le père a été tué et que le fils a été brûlé vif. Enfin d'autres croient que tous les deux ont été transformés en torches vivantes, car on a trouvé des charnes dans le lieu du supplice. Ce mystère ne sera jamais éclairci, car les miliciens n'ont pas fait de déclaration à ce sujet.

Huit heures du soir. De nombreuses personnes prises de panique quittent le village pour aller coucher soit à la campagne, soit à Montélimar.

A ce moment, on apprend qu'un Turc travaillant depuis plusieurs années à l'usine Lacroix, Kervokian Sarkir, a été arrêté et a été emmené à la Feldgendarmerie de Montélimar. Depuis, on n'a pas eu de ses nouvelles. A-t-il été fusillé en représailles ? C'est certain

La nuit du 10 au 11 août, se passe sans incidents. Les heures d'angoisse seraient-elles terminées ? Hélas non !

Le lendemain matin 11 août, on voit des patrouilles de miliciens qui vont et viennent dans le village. C'est normal, car on pense qu'ils s'occupent de leur camarade abattu la veille. Soudain, à 8 heures, un jeune homme sans armes, sans coiffure, encadré par deux miliciens armés monte sans mot dire et se dirige sous la voûte où Croze s'était affaissé la veille. Deux coups de feu ~~stridents~~ stridents déchirent l'air. Que se passe-t-il encore ? C'est ce jeune homme qu'on vient d'assassiner. On apprend qu'il est maquisard et qu'il vient d'être pris au carrefour de la gare par les miliciens. Son camarade (qui a pu se sauver) et lui, avaient pris l'auto de M. Chabert fabricant de nougat à Margerie, puis ils s'étaient engagés imprudemment sur la route de Dieulefit. Enfin, la journée se passe sans autre histoire. Est-ce de bon augure ? Non. Le samedi 12 août arrive. Cinq heures du matin. Un crépitement lointain de balles rompt le silence du matin. Tous les habitants du village réveillés en sursaut quittent rapidement leur lit. La ferme du milicien Garayt flambe. Les gars du maquis sont en train de venger leur camarade, lâchement tué, les deux innocents jetés dans les flammes et les trois hommes arrêtés sans motif. Ils ont mis le feu au hangar où Garayt a placé ses gerbes de blé. Les ouvriers de l'Usine Lacroix alertés doivent, par ordre des miliciens, éteindre l'incendie malgré les rafales de mitraillettes tirées par les jeunes patriotes.

Quels sont les innocents que la fureur milicienne va encore choisir ? Voilà la question que tous les gens se posent.

Dix heures du matin. L'enterrement de Croze va avoir lieu. Les miliciens avaient ordonné au maire l'obligation qu'il y ait beaucoup de monde au cortège et beaucoup de fleurs. Si la population n'avait eu la crainte d'affreuses représailles, il n'y aurait eu ni une fleur, ni une seule personne. Aussi, à l'heure indiquée, une partie des familles de la commune est représentée. Les assistants attendent près de la Mairie. O stupeur ! Des camions chargés d'une centaine de soldats allemands arrivent en trombe. Que va-t-il encore se passer ? Est-ce le feu au village ? Il en est question. Il paraît que l'on discute de cette affaire. L'inquiétude est à son comble. Quelques personnes retournent à leur domicile. Cinq minutes après, les troupes allemandes ont pris position dans le village, afin de protéger les

miliciens contre une attaque éventuelle du maquis. Une heure après, les chefs miliciens sont là, et la cérémonie commence. Cérémonie sans histoire, avec un discours au cimetière où un chef de la milice dit, ô paradoxe, que Croze était un bon français, et que la milice ne se battait pas pour le drapeau à Croix gammée.

L'après-midi, l'enterrement du jeune patriote qui était de Rozans a lieu devant une foule nombreuse, malgré la crainte de représailles de la part des miliciens.

Au passage du cortège, un coup de feu, qui fait sursauter les assistant, est tiré par eux. La soirée se termine dans le calme.

Le dimanche se passe sans histoire. Le lundi 14 août, on apprend que le père et la mère Garayt sont arrêtés par les gars du maquis ainsi que le gérant de la ferme, M.Mirabel. On annonce que le fils Garayt, milicien, a été aussi arrêté mais cette nouvelle n'a jamais été confirmée. Y aura-t-il des représailles pour cette famille qui ne jouit d'aucune sympathie?

Quelques jours se passent dans le calme ; mais vers le 20 août, le troisième milicien Chatron se rend au maquis. Chatron se tenant le plus souvent dans la ramière qu'à son domicile, les chefs des patriotes s'emparèrent un certain matin de la femme Chatron et de la fille cadette Marie-Louise. Le soir, afin de libérer sa famille, le milicien se rend sans aucune difficulté à un lieutenant qui l'emmène dans une belle auto dans un camp de concentration. A la suite, il est envoyé à la prison de Die, en compagnie des filles publiques de Montélimar.

Le lendemain, on apprend que le père Garayt aurait été fusillé et que sa femme aurait manifesté une grande joie de le voir disparaître. Elle aurait indiqué que ce "vieux" était un tyran sadique et qu'il n'avait pas assez souffert. L'homme de confiance de la Gestapo de Montélimar venait de disparaître. Quel soulagement pour le pays !

A ce moment là, on apprend que des américains, en petit nombre, ainsi que des hommes du maquis, étaient arrivés à Sauzet et l'avaient libéré.

Montboucher retombe dans la quiétude et la sérénité. Mais cette tranquillité ne dure pas. Après les miliciens, ce sont les allemands qui vont mettre en émoi toute la population de la commune.

Le lundi 21 août, des allemands viennent réquisitionner les salles de classe. Ils doivent venir occuper le pays dans la soirée. Mais à 20 heures, personne n'est arrivé, sauf deux gars du maquis qui patrouillent. La nuit se passe sans incidents. Le mardi matin, une trentaine de voitures de soldats allemands en retraite viennent cantonner dans le village. Ils sont environ 200 hommes. C'est un groupe sanitaire qui comprend des convalescents. On apprend que le maquis va attaquer cette formation afin de faire des prisonniers, de prendre les camions et l'essence. A 17 h. l'attaque a lieu. Mitraillettes, fusils mitrailleurs crépitent. Les allemands sont furieux, car ils ne voient personne. Tous les gens sont dans l'angoisse et se ferment chez eux. Quelle va être la réaction des feldgraü? On apprendra plus tard qu'à la gare, au dessous de la maison de M.Annett, deux docteurs allemands ont été tués dans une ambulance. En effet, au Béal, des patriotes tiraient sur les voitures. A 18 heures, on aperçoit des feldgrau qui couraient après un maquisard, qui, paraît-il était blessé et qui était le docteur Des Jeunes. Ils s'en emparent, le mutilent, et le tuent. Ils abandonnent le corps dans la vigne de M.Fournier. A 18 h.30, les allemands quittent en hâte le pays. Ils emmènent avec eux le cafetier M.Vouland, le boucher de Montélimar M.Bonnet, et un employé de chemin de fer M.Buffel de Montélimar qui était en visite chez son beau-frère le boulanger M.Dufont. M.Buffel saute du camion qui le transportait, et se sauve. Les deux autres sont emmenés à Montélimar, puis sont renvoyés dans leurs foyers.

La soirée se passe dans le calme. La nuit, sur la grand'route Dieulefit-Montélimar, on entend un défilé ininterrompu de chars, de voitures, de canons. Le bruit est assourdissant. Est-ce les américains ? Hélas non ! Le jour se lève, et laisse apercevoir sur toutes les routes et sur tous les chemins de la région des convois allemands en retraite. Les allemands se répandent dans toutes les maisons de la commune.

Va-t-on faire des représailles par suite de l'attaque du maquis de la veille ? Non. Mais, c'est le pillage organisé, et en particulier, des maisons où ne se trouvent pas les occupants. Elles ne manquent pas, car quelques familles ont abandonné le village, afin d'être à l'abri des représailles.

Les soldats du Grand-Reich deviennent des voleurs et des déménageurs. Ils prennent tout ce qu'ils trouvent et en particulier les objets de valeur. Dans les écuries, ils s'emparent des porcs et des chevaux. Dans les hangars, ils prennent des charettes, des harnais ; dans les maisons, ils recherchent les bicyclettes, les postes de T.S.F., les automobiles.

Ils s'y installent, se servent et très souvent, se font servir comme des pachas. On dirait qu'ils veulent vider la France de toute sa substance.

Le mercredi matin 23 août, les premiers convois partent, d'autres arrivent. On apprend que ces soldats sont arrêtés à Saulce et à Loriol, et que leur retraite est coupée.

Puis, le vendredi, on apprend qu'ils ont pu ouvrir une brèche dans la ceinture de fer qui les ensère. Tous ces soldats partent. Est-ce la délivrance ? Non. Il en vient encore. La brèche ouverte un jour s'est refermée. Cette armée en déroute ne sait plus ce qu'elle fait. Les chefs et les soldats sont furieux. Le samedi et le dimanche, des convois arrivent, pèle-mêle passent des soldats, des chevaux, des autos, des camions, des canons, des chars d'assaut.

Et pendant toute la semaine par intermittence, dans ce désordre, il y a de cruels duels d'artillerie. Des obus tombent un peu partout, dans le village, dans les prés, dans les champs, dans les vignes. Les américains tirent de Marsanne, de la Laupie, les allemands répondent ; mais mollement.

La population vit dans les caves. Des familles se réunissent et mettent leurs misères en commun. Des maisons sont touchées par les obus. Celles de M. Durand, de M. Gémens dans le village, en campagne celles de M. Perrier de M. Louis Faure sont les plus abîmées. M. Emile Hilaire est tué par un éclat d'obus. Sa famille apeurée s'enfuit de la maison.

Naturellement, pendant cette semaine là, tout travail a cessé ; et par force, la population doit s'habituer à vivre avec les feldgrau, qui ne savent pas, pour la plupart d'entre-eux, se rendre sympathiques.

Quelques uns se sont montrés gentils. C'étaient des Alsaciens, Lorrains ou des Polonais.

Le samedi et le dimanche, des bruits terrifiants circulent. Une violente bataille doit avoir lieu à Montboucher entre les Allemands et les Américains. Les Allemands ne voulant pas se rendre, les Américains seront obligés de les exterminer et il y aura des corps à corps.

Dimanche soir 20 heures. Plus un soldat allemand dans le village, plus de véhicules. C'est le grand départ. L'artillerie ne tire plus. On n'entend plus que le bruit des chevaux et des véhicules qui passent au pas de course sur la grand-route. Les autos filent à toute allure. C'est le sauve-qui-peut général. A Saulce, une trouée a dû être effectuée. Est-ce la délivrance ? Non hélas !

Le lundi matin 28 août, dernier jour de l'occupation, mais le plus pénible, arrive. Des fantassins arrivent, creusent des tranchées, prennent des positions. C'est l'arrière-garde, qui doit protéger la retraite et livrer le combat. La matinée se passe sans incidents notables.

Mais vers 14 heures, ce sera, pour la population, l'apothéose de la guerre. Tous les gens sentiront passer sur leur corps le frisson. L'artillerie américaine tire de tous les côtés à la fois, du nord, du sud.

C'est un tir serré et nourri. Il effraie femmes, enfants, et même les hommes. Les obus qui passent sur le village sifflent lugubrement. De temps en temps, on entend un bruit de vitres cassées. Les Allemands, cachés dans des tranchées, ont de nombreux blessés et quelques tués. Ces blessés affluent dans les caves des civils. Ces caves deviennent des postes de secours. Ces voleurs professionnels ne brillent pas, ne crânent plus. Ils gémissent, ils crient. Est-ce le commencement du châtiment pour eux ? Sept blessés sont couchés dans la cave de l'école. Ils ne disent mot et ne sont plus arrogants. Leurs chefs leur ont dit la vérité. Les américains vont arriver d'un moment à l'autre. Il faut filer, malgré la mitraille qui balaie les routes.

10 heures et demie de ce jour mémorable.

L'artillerie américaine cesse sa sinistre musique. Le pont du Jabron miné saute. L'explosion est formidable à la gare, et les maisons tremblent.

Des ambulances allemandes attardées partent en trombe. Les soldats vert-gris se sauvent en rasant les murs. Qu'ils sont piteux, ces invincibles soldats, quand ils se sentent battus !

Les américains sont signalés à Montceau ; à 20 heures, ils sont au Béal, à 20 h.30 ils sont dans les fermes du quartier de Serre. Montboucher vit dans un calme exagéré. On ne veut pas encore croire que la délivrance est proche. La nuit passent, silencieux, des soldats américains. On peut les deviner en regardant à travers les fentes des volets fermés. Les soldats qui passent sans bruit, ne sont pas des allemands. Quel bonheur ! Le Boche vient d'être chassé. La population s'assoupit dans les caves avec joie. C'est la dernière nuit. Courage !

Mardi 29 août, six heures du matin. Tout est calme. Pas un bruit. Personne dans le village et aux alentours immédiats. Les hommes regardent autour d'eux. Un vrai miracle !

Un peu de partout, dans les coins, des canons, des camions, des autos abandonnées, mais sabotés et inutilisables, des fusils, des vêtements militaires, des bidons, des munitions, cartouches, obus, torpilles, grenades, des bicyclettes, des chevaux, des charrettes, etc..

C'est le spectacle d'une vraie débâcle, d'une fuite désordonnée.

Sept heures et quart. Pendant que certaines personnes récupèrent tout ce qu'elles peuvent (cigarettes, conserves, pneus dans les camions), chevaux, charrettes, vélos, un bruit léger se fait entendre. Ce sont d'énormes chars d'assaut, non camouflés, montés sur roues caoutchoutées qui montent rapidement vers le village.

Les soldats sont acclamés par les quelques personnes présentes. Quelle impression de force tranquille a-t-on devant les yeux ! Les hommes montés sur ces hautes machines, l'air serein, nous sourient et font des gestes d'amitié. Avec leurs doigts, ils font la lettre V (Victoire) Quelques-uns envoient des cigarettes. Délivrés ! Oui, nous sommes bien délivrés ! Ces troupes filent vers Sauzet.

Ensuite, les soldats du maquis qui faisaient songer aux sans-culottes de 1792 arrivent. Chaque homme est vêtu à sa façon moitié civil, moitié militaire. Ils recherchent les soldats allemands qui pourraient se cacher dans les maisons ou les fourrés.

En tête, marchent les gendarmes Thibault et Héritier de Montélimar. Ces patriotes sont armés seulement de mitraillettes et de révolvers. Ils sont le complément indispensable de l'armée cuirassée américaine.

Neuf heures. M. Vialle qui remplit les fonctions de Maire vient de nous apprendre qu'il y a dans la commune 3 à 4 douzaines de chevaux crevés à enterrer et 6 soldats allemands tués qu'il faut transporter au cimetière. On apprend, en outre, que deux réfugiés de Marseille, un Espagnol M. Martinez, et une Française, Mme Bonnaud, qui étaient domiciliés à la poterie ont été tués par le bombardement de lundi par un éclat d'obus.

Tous les hommes de la commune sont réquisitionnés. Dans la journée du mardi, la dizaine de chevaux qui se trouvaient aux environs du village sont enfouis. Le lendemain, au quartier des Hayes et à la Poterie, on est obligé de les brûler, tant il y en a.

2 douzaines environ sont brûlés dans de grandes tranchées. Le surlendemain, au Monnard, une douzaine subit le même sort.

Les jours qui suivent le jour de la libération, des soldats américains passent en petit nombre. Ils sont gentils, sympathiques et recherchent du vin. Quel dommage qu'on ne puisse pas toujours les satisfaire. Il n'y a presque plus de vin dans la commune.

En suite, des gars du maquis cantonnent à Lorgeat, au Petit-Monnard, à la ferme Biolatte. A Montélimar, ils sont nombreux et circulent dans les rues. Les arrestations commencent. Elles sont nombreuses ; Une cent cinquantaime dit-on. Les plus sensationnelles sont celles de M. Tardieu, ancien maire, M. Messié notaire, ancien conseiller municipal, le Docteur Roussin, dentiste. On coupe les cheveux à de nombreuses collaboratrices.

Les autos que le maquis a réquisitionné se remettent à circuler grâce à l'essence laissée par les allemands. Mais quelques jours après, vers le 20 septembre, des soldats du maquis sont démobilisés, d'autres sont envoyés dans les casernes.

Le calme revient au village. La vie normale a repris. Toutefois, on entend toujours des explosions provenant des grenades et des obus non explosés. Hélas, le vendredi 15 septembre à 16 heures, une formidable et effrayante explosion se produit. Mais qu'arrive-t-il encore ? On ne sait rien. Mais le lendemain samedi à midi, une affreuse nouvelle, qui sera malheureusement confirmée, court dans la commune.

Le jeune Gustave Pinet dont les parents sympathiquement connus habitent le quartier de Flachaire, a été tué la veille au Champ de courses ainsi que cinq de ses camarades, tous de la région. En effet, ces courageux jeunes gens avaient accepté la dangereuse mission de ramasser et de désamorcer les engins non explosés. Le camion chargé de munitions qui transportait 6 soldats et 4 prisonniers a sauté en passant sur une mine. Est-ce le hasard ? Est-ce la malveillance qui est la cause du sinistre ? Est-ce des miliciens qui ont posé la mine ?

La troisième hypothèse est celle des forces françaises de l'intérieur. On se plaint qu'il n'y ait pas eu de poste de garde au champ de manoeuvres. Quoiqu'il en soit, les 6 malheureux ont été broyés, et c'est avec grand peine qu'on a pu identifier ces pauvres soldats. A Montboucher, le jeune Gustave Pinet a eu de grandioses funérailles malgré la pluie qui tombait. Jamais, de mémoire d'homme, on avait vu autant de monde à un enterrement à Montboucher.

Hélas, la liste noire des deuils n'est pas close. Il faut encore des victimes à cette guerre interminable. Vers le 19 octobre, courait une autre affreuse nouvelle. 3 jeunes gens de Montboucher venaient d'être portés disparus dans un combat contre les Allemands à Lans le Villard à quelques kilomètres de la frontière italienne au-dessus de Modane. Ce sont Emile Hébrard dont les parents demeurent à la ferme ~~de~~ Grousset au quartier de Flachaire. Donald, frère de M. Annett, qui habite à la gare au Béal, M. Maurice Lamboux d'Avignon qui a travaillé chez M. Edouard Valentin.

L'émotion est immense d'autant plus qu'on a à faire à 3 garçons sympathiquement connus de tous.

Après les crimes ou les arrestations dus à la Gestapo ou aux miliciens, après la Libération de notre pays, une réaction se produit. Toute la population veut des sanctions contre ceux qui ont été la cause directe ou indirecte des sinistres méfaits.

La police va opérer quelques arrestations, afin de juger ceux ou celles qui auraient pu être des agents de renseignements.

Elle emmène à la prison une réfugiée de la Seyne (Var) Mme Casanova, la boîteuse (il y avait 2 familles Casanova) accusée d'avoir reçu à son domicile des Allemands.

Le futur mari de Melle Chatron, M. Reynaud de St-Laurent du Pape (ardèche) qui était à Montboucher, est, dit-on, milicien.

Tous les deux sont incarcérés à Valence.

M. Soubeyra, qui avait fait des démarches pour entrer dans la Milice, mais qui, paraît-il, n'avait pas signé, est arrêté. Mais après un séjour de 48 heures à la prison de Montélimar, il est relâché.

Le 17 novembre 1944 au soir, deux soldats des F.F.I. arrêtent l'institutrice adjointe Melle Magnanon, et les deux jeunes filles Chatron Claire et Marie-Louise. On les garde 24 heures à Montélimar, puis on les relâche toutes les trois.

Mercredi 6 décembre au soir, l'éclairage électrique est rétabli dans les rues de Montboucher. On se croirait être revenu à la période d'avant-guerre.

Il y a des signes favorables, ce dont toute la population se réjouit. Le pain est presque blanc et il est délicieux. Les rations sont augmentées et sont suffisantes. La ration hebdomadaire de viande est importante. L'huile réapparaît, en petite quantité, il est vrai. La libération a du bon.

19 décembre 1944 - La Cour de Justice a rendu la sentence infligée au milicien Chatron Paul qui avait été transféré de Die à Valence : 10 mois de prison, indignité nationale, et 500 Fr.d'amende.

Le 17 janvier, une bonne nouvelle circule

10

MISE AU POINT RELATIVE AUX MILICIENS :

La population drômoise a été choquée de voir qu'à Montboucher il y avait tant de miliciens, 3 pour 600 habitants, c'est beaucoup trop. Une mise au point s'impose

Les 3 miliciens, Croze, Garayt, et Chatron, ne sont pas de Montboucher. Ce sont des personnes installées de fraîche date dans la commune.

Le premier, M. Croze, qui venait de la Bégude de Mazenc, s'est installé au village vers 1937. C'était un adjudant en retraite qui avait fait la guerre 14-18 au 52e d'Infanterie où il s'était bien conduit. Il était devenu ouvrier agricole et même il donnait satisfaction pour son travail, aux cultivateurs qui l'employaient. Il a fait la guerre 39-40 à Valence au quartier général de l'Armée des Alpes. Il était un chef dans la Milice.

Le deuxième, Garayt, venant de Vaunaveys près de Crest, n'est arrivé dans la commune qu'en 1941. Il avait succédé à M. Cambiano, comme fermier, à la ferme située à Lorgeat, en face l'Usine Lacroix.

Cette famille, peu connue, vivait une vie retirée. A part les miliciens, on ne lui connaissait aucune relation dans le pays.

Le troisième, M. Chatron de Vernoux (Ardèche) est venu comme fermier à la ferme Nicolas à Lorgeat en 1934.

Après des habitants de Montboucher, la perfide propagande milicienne n'a eu aucune prise. Malgré les sollicitations nombreuses, personne ne s'est fait inscrire.

Les jeunes gens de la commune appelés au service obligatoire du travail en Allemagne, ont préféré, malgré des appels réitérés, se camoufler ou aller au maquis, plutôt que de devenir des miliciens. Leur conduite de bons français fait honneur à la commune. Par conséquent, il est faux de dire que Montboucher était le pays de la Milice.